

L'église de Novograd

Je suis allé hier faire mon rapport au délégué du Comité de guerre révolutionnaire descendu au presbytère du prêtre catholique en fuite. J'ai été accueilli à la cuisine par madame Elisa, la gouvernante du jésuite. Elle m'a offert du thé ambré, avec des biscuits. Ces biscuits-là avaient une odeur de crucifix : il y avait en eux une essence maligne, avec la fureur parfumée du Vatican.

À côté du presbytère, les cloches de l'église beuglaient, secouées par un carillonneur affolé. C'était un soir plein d'étoiles de juillet. Madame Elisa, secouant sa tête grise, attentive, me resservait des biscuits ; et je me régalaïs de la nourriture des jésuites.

La vieille Polonaise m'appelait monsieur ; sur le seuil s'alignaient militairement de gris vieillards aux oreilles ossifiées, et quelque part, dans le crépuscule, serpentait la soutane du moine. Le curé s'était enfui, mais il avait laissé son vicaire, le père Romuald.

Castrat nasillard, au corps de géant, Romuald nous honorait du nom de « camarades ». Il promenait un doigt jaune sur la carte, décrivant les cercles de la dévastation faite en Pologne. D'une voix rauque et enthousiaste, il énumérait les blessures de sa patrie. Qu'un charitable oubli avale la mémoire de Romuald qui nous trahissait sans pitié et qu'on fusillera plus tard ! Mais, ce soir, son étroite soutane ondulait contre toutes les portières, balayait furieusement tous les passages et raillait celui qui voulait boire de la vodka. Ce soir, l'ombre du moine se glissait à ma suite, obstinément. Il serait devenu évêque, le père Romuald, s'il n'avait été espion.

Je bus avec lui du rhum, l'haleine d'une ambiance ignorée passait légèrement sous les ruines de cette maison de curé, et ces patelines séductions me désarmèrent. Ô crucifix, minuscules comme des talismans de prostituées, parchemins de bulles papales, satin de lettres féminines, mangés par le temps dans la soie bleue des gilets !...

Je te vois d'ici, traître moine en soutane lilas, je vois tes mains grassouillettes, ton âme aussi tendre et impitoyable que celle d'une chatte, je vois les blessures de ton dieu, suppurant la semence, poison parfumé, qui enivre les virginités.

Nous buvions du rhum en attendant le délégué militaire, mais il ne revenait toujours pas de l'état-major. Romuald tomba dans un coin et s'endormit.

Dormant, il tressaille et, par la fenêtre, au jardin, sous le noir effroi du ciel, une allée miroite. Des roses assoiffées se balancent dans les ténèbres. De verts éclairs flambent aux coupes. Un cadavre dévêtu gît sous une pente. Et la splendeur de la lune ruisselle sur ses jambes inertes, écartées.

Voilà la Pologne, voilà la hautaine affliction du parler pospolitain ! Intrus de force, j'étale un matelas pouilleux dans le temple abandonné par le prêtre, je dispose pour appuyer ma tête des imprimés volumineux où se lisent des hosannas pour le tout-puissant et sérénissime Chef de la Noblesse, Joseph Pilsudski.

Des hordes indigentes se déversent sur tes villes antiques, ô Pologne, le chant de l'union de tous les serfs gronde sur elles, et malheur à toi, parler pospolitain, malheur à toi, prince Radziwill, malheur à toi, prince Sapega, insurgés d'un jour !

Mon délégué militaire n'est toujours pas là. Je le cherche à l'état-major, au jardin, à l'église. Son porche est ouvert, j'entre et je vois d'abord deux crânes argentés qui brillent sur le couvercle d'un sarcophage brisé. Effrayé, je me précipite dans la crypte. De là, un escalier de chêne remonte à l'autel. Et je vois de nombreux feux courir en hauteur, sous la coupole même. Je vois le délégué militaire, le chef de la section spéciale, et des Cosaques, tous ayant la chandelle en main ; ils répondent à mon faible cri et m'aident à sortir de la crypte.

Les crânes, qui n'étaient que des sculptures de sarcophage, ne m'effraient plus et, tous ensemble, nous continuons la perquisition, car c'était une perquisition commencée depuis que l'on avait découvert, dans le logement du prêtre, des monceaux d'uniformes et d'équipement militaire.

Nos culottes, auxquelles sont cousus des lampas ornés de têtes de chevaux, étincellent ; nous chuchotons entre nous, nos éperons tintent, et nous tournons dans l'édifice profondément sonore, avec des cierges qui vous coulent sur les mains. Les saintes vierges, parées de pierres précieuses, suivent nos allées et venues de leurs prunelles roses comme celles de souris, les flammes vacillent entre nos doigts et des ombres rectangulaires s'entortillent sur les statues de saint Pierre, de saint François, de saint Vincent, sur leurs joues empourprées et leurs barbes bouclées, fardées de carmin.

Nous tournons et cherchons. Sous nos doigts sautent des boutons d'ivoire, des icônes fendues en deux nous dévoilent des souterrains menant à des cavernes fleuries de moisissures. Cette église est antique et pleine de mystère. Elle cache entre ses murailles lisses des passages secrets, des niches et des vantaux qui s'ouvrent sans bruit.

Ô sottise du prêtre qui avait pendu aux clous de son Sauveur les corsages de ses paroissiennes ! Au Saint des Saints, nous trouvâmes une valise pleine d'or, un sac en maroquin qui contenait des billets de banque et des étuis de joailliers parisiens, où étaient des bagues montées d'émeraudes.

Ensuite, nous comptâmes l'argent dans la chambre du délégué militaire. Piles d'or, tapis de billets de banque, vent soufflant en brusques bourrasques sur les flammes des bougies, folie de corneille épouvantée dans les yeux d'Elisa, rire tonnant de Romuald, interminable hurlement des cloches lancées par Robatski, le carillonneur fou...

« À d'autres, partons ! — me dis-je, — loin de ces madones qui font de l'œil, déçues par nos soldats... »